

ÉPISODE 5  
STÉ STRAUZ ET ANTOINE DOLE, *FLY GIRLS, HISTOIRE(S) DU HIP-HOP  
FÉMININ EN FRANCE*

Bienvenue dans cette seconde saison de « Nos arpentages », le podcast de l'association Peuple & Culture, qui propose chaque mois une conversation pour approfondir la réflexion collective qui est née lors d'ateliers d'arpentages.

Peuple & Culture est un mouvement d'éducation populaire fondé sous la résistance, et œuvrant à rendre la culture au peuple et le peuple à la culture. C'est tout un réseau d'associations qui contribue un peu partout en France au développement de l'éducation tout au long de la vie, qui encourage la pensée critique et l'émancipation d'hommes et de femmes, l'autoformation collective et le partage des arts et de la culture. Encré dans l'ADN de Peuple et Culture et de l'éducation populaire se trouve l'arpentage, méthode de lecture collective qui permet de découvrir à plusieurs un ouvrage en vue de son appropriation critique. Concrètement, on déchire les pages, on se partage le livre, chacun lit sa partie et on met ensuite en commun ce qu'on a compris pour créer du savoir collectif.

Cette nouvelle saison, nous continuons d'arpenter les chemins qui nous mènent à la Maison des Métallos, établissement culturel situé dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris avec qui nous collaborons, et explorerons d'autres histoires, d'autres points de vue, en lien avec de nouveaux partenaires. À chaque épisode, nous découvrirons un nouvel ouvrage arpenté en se retrouvant quelques temps après la session, afin de nourrir et approfondir les réflexions nées lors de l'atelier.

Dans cet épisode, nous parlerons d'arts populaires et de leur institutionnalisation, mais aussi de réappropriation et transgression des codes, d'identité féminine dans l'art et du rôle de l'arpentage à l'école.

Je suis Mathilde, en service civique à l'Union Peuple et Culture, et je suis aujourd'hui avec Sultania pour penser ensemble à partir de l'arpentage du livre de Sté Strausz et Antoine Dole, *Fly Girls : histoire(s) du hip-hop féminin en France* qui a eu lieu le 17 janvier dernier à la Maison des Métallos.

Bonjour Sultania, merci d'avoir accepté mon invitation. Est-ce que déjà pour commencer, t'aimerais revenir sur la méthode de l'arpentage ? Est-ce que c'était ton premier arpentage ? Pourquoi t'as voulu participer ? Qu'est-ce qui t'a motivée à y aller ?

Ouais, ben l'arpentage en fait, non je l'avais jamais pratiqué mais j'en avais entendu parler par une professeure documentaliste l'année dernière dans le lycée dans lequel je travaillais qui m'en avait parlé et c'est vrai qu'au départ, quand elle avait expliqué le processus je me disais « ah ouais d'accord en fait faut arracher des pages quoi » et j'pense qu'on est dans une société, particulièrement la société française où y'a quand même une forme de sacralisation du livre, de l'objet quoi, de l'objet-livre. Et je me disais ah ouais, mais en même temps ça m'intéressait donc elle m'avait un peu expliqué le processus mais c'est vrai que je l'avais pas expérimenté avec des élèves à moi. Et euh... comment je suis venue à votre arpentage, c'est qu'en fait moi depuis septembre je suis prof mais j'ai un poste en plus c'est que je suis prof-relais à la Villette pour la Grande Halle, et en ce moment on est en train de travailler sur des documents pédagogiques sur le hip-hop, et en fait j'ai vu qu'à la Maison des Métallos y'avait toute une saison hip-hop - en plus il faut savoir aussi qu'Anne Nguyen en fait c'est quelqu'un qui a travaillé aussi à la Villette mais dont moi je connaissais pas du tout le travail, vraiment. Et quand j'ai vu que pendant un

mois y'avait plein de choses à la Maison des Métallos ça m'a vraiment intéressée et du coup quand j'ai vu « arpentage » du coup bah je me suis dit « c'est génial, c'est vraiment l'occasion d'expérimenter » quoi !

(bruit de page déchirée)

Oui parce que le livre qu'on a arpenté la dernière fois c'était au sujet du hip-hop, et justement je voulais revenir dessus car on a beaucoup parlé de cette institutionnalisation du hip-hop, ça a été un sujet qui est revenu ; et qui est apparu même je crois dès lors qu'on faisait la visualisation du livre et qu'on essayait de savoir ce qu'il y aurait dedans.

Là je vais citer Marie-Carmen Garcia, qui est une sociologue spécialisée dans le genre dans les activités sportives, qui explique dans son article qui s'intitule « La légitimation artistique de la danse hip-hop et du cirque contemporain (...) » : *C'est dans le contexte de la décentralisation et de la valorisation des « arts mineurs » que la danse hip-hop chorégraphiée a été reconnue par les institutions culturelles comme des formes artistiques. L'encadrement institutionnel de la danse hip-hop s'est traduit par la construction de cadres spécifiques de socialisation des « jeunes de milieux populaires » et une séparation entre un hip-hop légitimé par le travail institutionnel et un hip-hop « populaire ».* Aussi, quelque chose est passé récemment, qui est un diplôme d'État de « passeur culturel en danse hip-hop » qui a été mis en place au centre de formation de danse de Cergy, qui est quand même le premier diplôme d'État en France donc y'a vraiment une certification maintenant pour être prof de hip-hop, ce qui était pas le cas avant.

Donc voilà, discuter de cette institutionnalisation de l'art alternatif et de l'art populaire nous a permis de nous questionner sur de potentielles conséquences, à la fois sur leur réception mais aussi sur leur « authenticité », leur caractère créatif souvent rebelle – et le groupe était plus ou moins d'accord pour dire que le hip-hop s'était transformé dès lors qu'il a été institutionnalisé. Est-ce que tu veux rebondir là-dessus ? Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Ouais bah je pense que c'est extrêmement paradoxal, c'est une question à laquelle je pourrais par répondre mais en tout cas je me pose les mêmes questions. C'est vrai que moi je viens d'une cité, d'une cité HLM dans le quartier du Bois-l'Abbé à Champigny sur Marne. Et donc évidemment que quelque part j'ai l'impression d'avoir une certaine légitimité à parler de ce qu'est le hip-hop et de ce qu'a été le hip-hop qu'on considère comme « populaire ». Et aussi, parce que je travaille à la Villette depuis septembre donc je vais avoir l'occasion de voir pas mal de spectacles hip-hop institutionnalisés. Et c'est vrai qu'en fait je pense que ce sont des questions qui se sont posées mais dès le départ quoi, parce qu'en fait finalement en France les institutions se sont très vite intéressées à la danse hip-hop, ce qui est assez phénoménal quoi – parce que ça aurait pu être un phénomène complètement en marge et puis ça aurait pu rester en marge mais les institutions s'y sont intéressées. Et donc le paradoxe il tient au fait que c'était bien de s'y intéresser, parce que ça a quand même permis aux compagnies de recevoir des financements, de pouvoir ouvrir des écoles... et en même temps, c'est vrai qu'on a l'impression que pour plaire à l'institution quelque part on a besoin de dénaturer l'art qui est là au départ. Après je pense que cette question de la dénaturation de l'art populaire je pense qu'elle se pose pas que pour le hip-hop, c'est à dire qu'à partir du moment où une institution, les pouvoirs publics, s'emparent de quelque chose qui au départ est extrêmement populaire, bah forcément que ça va avoir un impact sur l'esthétique même de l'art en question quoi.

Mais par exemple pour en revenir à Anne Nguyen, ce qui m'a vraiment donné aussi envie d'aller voir un peu tout ce mois à la Maison des Métallos c'est que je suis tombée sur une vidéo

de son spectacle « Matière Première » où en fait elle utilise la danse afro, qui pour moi en fait, aujourd'hui à l'heure actuelle est le hip-hop qu'on a connu dans les années 80 parce qu'en fait, qui s'en empare ? Bon c'est pas mal les réseaux sociaux hein, c'est sur Instagram, sur TikTok mais en fait, c'est vraiment un art populaire de jeunes et d'ailleurs, ce que j'ai trouvé incroyable pour le coup, c'est d'me dire que... Parce que moi ça fait deux ans que je suis pas mal de danseuses comme ça sur Instagram et je suis vraiment mais, mais vraiment terriblement fan et j'me disais mais « comment ça se fait que les chorégraphes, les institutions s'en emparent pas ? » parce que moi en tant que prof, mon objectif c'est de les emmener voir des spectacles et je sais que parfois bah ça va être compliqué parce que les portes d'entrée sont pas forcément très faciles, on a plein de spectacles qui sont assez cryptiques, compliquées, et je me disais mais « comment on fait rentrer les jeunes » finalement, au théâtre, dans les salles de spectacle... Et ben justement, pourquoi on travaille pas sur un matériau qui est extrêmement connu d'eux, qui est aussi extrêmement apprécié ; parce que franchement je vois mes lycéens, mes collégiens, finalement le hip-hop comme il est présenté aujourd'hui j pense qu'il est pas forcément très intéressant pour eux, en revanche ouais la danse afro ça ils connaissent tous, ils adorent...

Ouais, bah tu parlais en plus d'internet, d'Instagram, qu'aujourd'hui on fait pour les écrans. Mais aussi que TikTok, Instagram sont des catalyseurs pour faire émerger des arts comme le hip-hop et d'autres formes d'art. Et on a aussi évoqué au cours de la discussion qu'internet avait un peu bouleversé la définition d'art underground – qu'est-ce qu'on définissait comme art alternatif aujourd'hui en sachant qu'avec internet tout circule tout le temps et qu'il y a plus vraiment – certains disaient qu'il y avait plus d'art alternatif. Est-ce que tu rejoins cette pensée ou pas ?

Moi j'étais hyper intéressée en fait par cette phrase, je sais plus qui l'a dit parce qu'en fait j'y avais jamais pensé et j'ai trouvé que c'était très intelligent en fait de dire que effectivement, comment est-ce qu'un art *underground* pourrait émerger alors que finalement tout est visible. Or finalement la définition de l'art *underground* c'est qu'il est souterrain. La question qu'il faudrait se poser avant c'est à quoi ça servirait un art *underground* ? Je pense aussi que, ce qui va constituer l'*underground* c'est aussi dans quel contexte social et politique il émerge quoi. Le hip-hop, bon déjà il émerge pas en France, au départ il émerge dans le South Bronx – la partie sud du Bronx. C'est vrai que nous, je pense aussi que bon on a une pensée peut-être un peu bobo occidental de vouloir absolument que les choses soient *underground* parce qu'on a envie d'être que des petits initiés mais en fait, ouais je pense pas qu'elle se revendique *underground*. Ce qu'elle revendique surtout c'est : « ça va mal, y'a rien y'a pas de boulot, les gens s'entretuent, les jeunes du quartier, leur seul moyen d'existence c'est de dealer ». Et puis le hip-hop il va arriver petit à petit parce que faut faire la fête quoi. Et en fait ils se disent « Bon bah le système après tout ne fait rien pour nous, qu'est-ce que nous on va faire pour réussir à ce que nous on fasse communauté ? À ce qu'on s'entretue plus ? ».

Pour en revenir quand même à la question d'Instagram, bah en fait moi j'ai envie de te dire je préfère vraiment voir mes élèves, enfin les jeunes créer des chorégraphies sur Instagram que, je sais pas moi, faire des vidéos de chat 'fin tu vois ? (rires). Non mais je veux dire qu'au final je trouve ça – alors oui c'est peut être pas « underground », bah non du coup c'est peut-être même plutôt du côté vraiment « populaire », peut-être qu'on peut dire aussi que c'est de masse, mais je trouve ça hyper positif et très créatif.

Ce que tu me dis ça me fait penser aussi aux années 70 où y'a aussi eu tout un mouvement – bah le mouvement punk par exemple, aussi le mouvement grunge qui voulait se détacher. Y'a toujours des mouvements qui s'extraient un peu. Et après bon y'a eu toute une institutionnalisation aussi, enfin même pas une institutionnalisation mais une popularisation de

ces mouvements qui fait que ça s'est transformé au fur et à mesure. Je trouve ça hyper intéressant, et même on en parlait ensemble de la musique, on se demandait mais « qu'est-ce qui est musique alternative aujourd'hui ? », y'a tellement de choses différentes, on peut faire tellement de trucs, par exemple avec les machines, qu'on peut faire...

Bah oui mais c'est ça que je trouve intéressant, c'est qu'en fait aujourd'hui, y'a tellement de genres de musique différents... En fait il existe plein plein plein de petits groupes et je trouve ça assez positif tu vois, même sur la production de musique. Tu vois maintenant les jeunes ils ont tellement accès - enfin c'est surtout devenu beaucoup plus facile. Il faut savoir quand même que - enfin je parle en mon nom, tu vois mes parents ils m'ont pas inscrit au cours de violon, au cours de piano d'à côté. Donc je me dis que c'est cool, c'est chouette que ce soit popularisé. Alors oui c'est avec des boites à musique, c'est avec tu vois des ordinateurs... Mais moi je trouve ça plutôt très positif quoi.

Pour terminer cette partie, je voulais revenir aussi sur la forme de l'ouvrage puisque c'était un peu une forme de catalogue au final, on avait plusieurs artistes qui étaient décrites mais ça les mettait pas toujours en valeur c'était un peu lacunaire. On ne savait pas non plus qui écrivait quelle partie puisque c'est écrit par deux auteurices. Donc dans l'ensemble, vous vous attendiez plutôt à suivre plus en détail ces profils de femmes. Qu'est-ce que tu penses justement de ce genre d'ouvrage, dans sa forme ? Est-ce que tu penses que le rôle, le but de ces deux auteurices était pour toi légitime ? Bon, légitime c'est peut-être un fort, ouais est-ce que tu penses que la forme était bonne, est-ce que tu t'attendais pas à autre chose en lisant ce livre ?

Ouais ouais non mais moi je m'attendais à tout autre chose. Bon pour en revenir à la légitimité, j'ai envie de te dire c'est déjà bien qu'il existe ce bouquin, c'est déjà bien qu'on s'intéresse au hip-hop féminin.

Je pense quand même que, quand un auteur fait un bouquin sur le hip-hop, sur le rap, il a quand même tu vois une ligne conductrice, y'a des mouvements, des esthétiques particulières, généralement va y avoir un ordre chronologique, ou alors voilà on va s'intéresser aux artistes qui se ressemblent et finalement, ce bouquin il nous montre peut-être ce qui est vraiment la réalité, c'est qu'il y a pas de mouvement féminin quoi. C'est un catalogue en fait, ce ne sont que finalement des personnes qui gravitent comme ça de manière - un peu chacune de leur côté, sans qu'on puisse d'ailleurs les rattacher à un univers, à une esthétique hip-hop. Donc c'est compliqué de parler de la légitimité, c'est vrai que moi j'm'attendais - bon en même temps j'en savais rien - mais c'est vrai que je m'attendais quand même à ce que des vraies questions de société soient questionnées dans le bouquin, or là c'est juste des portraits quoi. Et puis ce qui nous a à peu près tous embêtés c'est que comme tu dis, c'était très lacunaire - voilà c'était pas très intéressant quoi, on avait envie de creuser, bah déjà de savoir véritablement ce que chacune a apporté à la culture hip-hop, or là c'était quand même un peu des morceaux de vie. Et finalement tu vois je me dis c'est dingue parce que sans le vouloir, parce qu'à mon avis tu vois ces deux auteurices ils ont eu envie de parler du hip-hop féminin, de le valoriser, mais je crois que le hip-hop féminin en France est tellement peu visible que même quand on a les meilleures intentions, bah on finit par faire quelque chose de très anecdotique parce que les femmes sont anecdotiques dans le hip-hop quoi. Moi je sais pas toi mais en fait, mais dans toutes les rappeuses dont on a parlé l'autre soir, bah moi je connaissais que Diam's.

Ouais bah moi aussi je connaissais que Diam's.

Et je connaissais une chorégraphe c'est Bintou Dembélé. Et encore je la connais, j'pense qu'il y a plein de gens qui la connaissent pas quoi. J'la connais parce que son ingé son c'était un copain

'fin... Et c'que je me suis dit aussi c'est, c'est quand même bizarre parce qu'aux Etats-Unis je pense qu'on capables toutes les deux de donner beaucoup plus de noms féminins quoi.

Et juste une chose, j'avais écouté une émission radio là, je sais plus, y'a peut-être un mois. Alors je me souviens plus du nom du journaliste, mais c'est un journaliste qui a vraiment fait un gros bouquin sur le hip-hop français. Et la présentatrice lui demande « bon bah dans votre bouquin, y'a pas de femme quoi ». Et lui il a un peu mal pris la question, parce que tu vois je pense que c'est une question qu'on lui pose à chaque fois. Et puis il répond un truc, il dit « Oui bah non mais en fait euh, peut-être qu'en France les femmes elles ont pas voulu faire du hip-hop, c'était pas leur truc... ». Mes poils se sont hérissés quand j'ai entendu ça ! Mais en même temps je me disais : pour que des femmes puissent avoir envie de faire du hip-hop, que ce soit la danse, le rap, bah faut qu'il y ait des modèles.

Oui, ben je trouve que y'a tellement une omniprésence des hommes dans ce milieu-là qui font que les femmes sont invisibilisées on va dire, dans cet art-là.

Après ça s'explique aussi par une convergence sociale et territoriale, c'est à dire que dans les banlieues, faut pas oublier que le hip-hop quand il arrive en France, ce sont les jeunes de banlieue qui vont s'en emparer tu vois. Et c'est vrai que dans les banlieues, et j'en parle parce que j'y ai vécu, c'est vrai que c'est très sectorisé. 'Fin je veux dire, les garçons, les filles, on se mélange pas trop, 'fin tu vois. Moi je me souviens qu'on avait pas trop des bandes de potes où y'avait et des filles et des garçons, alors on se parlait tu vois, on se côtoyait, mais c'est vrai que... En fait je pense que le hip-hop français a repris aussi ce qui était là quoi, tu vois, en banlieue et effectivement... enfin je vais quand même mettre un bémol à ce que je dis parce que je suis sûre que, franchement tu regardes une émission de Bernard Pivot dans les années 70 tu vois les autrices tu vas pas en voir beaucoup non plus, enfin je pense que le hip-hop il a pas plus ostracisé que d'autres milieux quoi. Et peut-être que lui c'est plus visible parce qu'on attend peut-être toujours plus, je sais pas, d'une culture populaire, de milieux défavorisés, peut-être qu'on attend toujours plus...

Oui c'est vrai, c'est une bonne question.

(bruit de page déchirée)

Une des idées prédominantes évoquées lors de la discussion était le fait que les femmes présentées dans le livre se réappropriaient souvent les codes masculins, alors que certains autres les transgressaient, afin de faire vivre leur art ou de s'inclure à l'univers et à la communauté artistique choisie. Dans l'histoire de l'art en général, on met beaucoup plus les hommes artistes en avant que les femmes, mais aussi d'autres minorités dans une hiérarchie discriminatoire – ça peut être couleur de peau, orientation sexuelle, genre...

Ici je vais citer Marie Buscatto qui est professeure en sociologie à Paris I et spécialiste du genre, qui explique dans un entretien de la revue du Réseau international pour les arts du spectacle contemporains : *Une (...) tendance est celle de mouvements collectifs et sociaux qui se sont mis en place dans les années 70/80 qui ont permis aux femmes de progresser dans la pratique des arts visuels (...) Des initiatives ont également permis de mieux valoriser des œuvres artistiques féminines (accès aux financements, mécénat, réseaux sociaux). Ces mouvements collectifs ont permis une meilleure représentation des femmes dans les pratiques professionnelles liées aux arts, grâce à des programmations artistiques féminines et à des aides émanant des pouvoirs publics. Mais il nous faut constater que ces initiatives ne sont pas encore valorisées au même titre que d'autres courants dans une discipline artistique donnée.*

Donc là le livre qu'on a lu ensemble, c'est un livre qui date de 2010 - est-ce que tu as l'impression de ton côté que le schéma de reprendre les codes dits « masculins » pour s'affirmer dans le domaine artistique, que ce soit le hip-hop ou non - est toujours d'actualité ? Est-ce que tu as une remarque dessus ?

Non mais j'ai, de toute manière je pense que dès lors que les frontières du masculin et féminin deviennent plus troubles, je pense que tu vois on va beaucoup moins le retrouver aujourd'hui. C'est vrai que je pense qu'en 2010, le hip-hop est dominé par les figures masculines. Mais tu vois pendant l'arpentage, y'avait une nana qui nous a dit - bah elle venait de banlieue aussi, j'pense qu'elle était un peu plus âgée que moi donc j'pense qu'elle a vraiment assisté à la naissance du hip-hop en France, et elle disait qu'en fait on se posait pas ces questions-là, c'est à dire qu'en fait on aimait un artiste, même nous tu vois les filles, et on se disait pas qu'on voulait lui ressembler parce que c'était un homme en fait, on voulait lui ressembler, point. Nous en tant que spectatrices on intégrait des codes qu'on disait être masculins. Tu vois je regarde aux Etats-Unis, finalement les premières rappeuses oui on peut dire qu'elles sont masculines mais qu'est-ce que ça veut dire finalement ? Elles sont gangster quoi, mais en même temps c'est ça le hip-hop au départ, c'est à la fois, on veut s'extirper des gangs mais on reprend quand même les codes, tu vois. D'ailleurs ça vient de là les *battles* dans la danse hip-hop, dans le breaking. C'est justement, artistiquement on va reproduire ce qui se produisait, ces batailles... Mais bon est-ce qu'il faut le condamner ? Tu vois, enfin, c'est très difficile d'être d'accord tu vois par exemple moi j'avais ma collègue qui était là, Patricia qui travaillait avec moi à la Villette, et elle était tombée sur un portrait d'une jeune femme hyper sexualisée, tu vois ? Et par exemple aux Etats-Unis bah t'as Nicki Minaj, et t'as Cardi B qui représentent une mouvance du hip-hop hyper sexualisé. Alors moi, tu vois les premières fois que je suis tombée devant leurs clips je me suis dit « mais qu'est-ce que c'est en fait ? » C'est pas possible quoi. Enfin non, si les femmes se mettent à faire du hip-hop il faut éviter justement cette hyper-sexualisation. Mais après quand tu regardes véritablement leurs clips, en fait tu te rends compte que c'est une hyper-sexualisation à leur avantage. Elles ont toutes été hyper-sexualisées dans les clips de hip-hop... En fait on parle toujours des artistes mais y'a des maisons de disque quoi derrière, y'a des producteurs enfin tu vois ? Et je pense que ce milieu là c'est pas un milieu de ghetto, du Bronx, ce sont des Blancs, parfois même peut-être des vieux Blancs, qui ont décidé que c'était génial de voir des nanas à poil parce que c'était vendeur quoi. Donc voilà j'me dis j'pense que nous les femmes on fait ce qu'on peut quoi tu vois ? (rires) Non mais tu vois, parce quelque part c'est pas le hip-hop qui est phallocrate, c'est qu'on vit dans un monde phallocrate, et donc qu'il faut toujours, quelque part, se mesurer au masculin. T'as l'impression qu'en fait, tout ce que tu fais parfois c'est par rapport à ce que les hommes ont fait, ce qu'ils peuvent faire, ce qu'ils ont le droit de faire...

Surtout que justement l'industrie est menée par des hommes qui vont avoir un regard sur toi aussi donc t'es pas - j'sais pas si t'as vraiment de libre arbitre ou de liberté. Et après tu parlais d'hyper-sexualisation, c'est un sujet hyper intéressant parce que je pense qu'aujourd'hui on a plus de liberté de dire « je m'assume, je m'affirme » et c'est pas le regard externe qui va m'intéresser mais c'est plus mon regard sur moi-même. C'est un changement de paradigme.

Oui c'était complètement normalisé. Et c'est ça aussi qui m'embête dans nos discussions intellectuelles c'est qu'on a toujours tendance à regarder les artistes mais on voit pas toute l'industrie qui est derrière quoi. Et qui si ce n'est qu'elle laisse, qu'elle encourage finalement une vision de la femme-objet.

Et justement pour revenir là-dessus, sur art féminin/art masculin, en fait y'a un clivage je trouve vachement fort entre féminin et masculin, même ici c'était « hip-hop féminin ». C'est une dénomination qui est quand même hyper clivante, c'est le « hip hop des femmes », et on se rend compte que y'a pas forcément... enfin c'est hyper hétérogène en fait. Qu'est-ce que tu penses de cette dénomination-là, « d'art féminin », de « hip-hop féminin » ? Et est-ce que tu penses pas aussi un peu que ce clivage-là il se fait aussi dans le public ? Fin y'a rien qu'à voir à l'arpentage, « hip-hop féminin » y'avait trois hommes, dont deux qui je pense suivaient leur copine et un en solo, mais au final y'a quand même un clivage hyper fort je trouve et dans la dénomination, les mots que tu vas employer, et dans le public qui va recevoir ce genre d'infos.

Ouais bah, on en revient à ce que je disais tout à l'heure, c'est à dire qu'en fait le hip-hop a tellement été créé au départ par des hommes, et encore parce que c'est pas complètement vrai, mais en tout cas connu au travers de ces stars masculines que en fait, l'éditeur ou la personne qui écrit, parce qu'elle veut parler justement de toutes ces femmes qui ont pas été visibilisées ils sont obligés de dire « le hip-hop féminin ». Même si quelque part tu te dis, « bah si on fait ça c'est qu'on a rien compris » quoi. C'est comme le football féminin, c'est pas du football, c'est du football *féminin*. Et je pense que c'est pareil pour le hip-hop quoi. J'vois pas très bien comment on peut s'en sortir de ces questions-là. Parce qu'elle existe cette invisibilité et faut travailler à ce que ce soit plus visible, et donc t'es obligé de prendre des outils qui te font grincer quand même des dents.

En plus toi t'es prof de français, c'est ça ? Bah justement dans l'écriture, dans la littérature c'est pareil. Y'a très peu de femmes qui sont mises en avant. Comment tu pourrais définir ton approche personnelle et professionnelle face à cette question-là, de littérature écrite par des femmes ?

Ouais c'est vrai que très franchement, je me pose pas la question tu vois. C'est à dire que quand je décide d'étudier un texte avec mes élèves c'est parce qu'il me plaît et franchement je regarde pas si c'est une autrice, un auteur... D'autant qu'on a quand même un peu de chance en littérature, c'est que même si les écrivains ont été majoritairement des hommes, des personnages féminins on en a plein quoi. C'est vrai que je me pose moins la question parce que ce qui va m'intéresser c'est soit tout simplement la beauté littéraire du texte, soit ce que le texte va raconter sur un sujet de société. Mais non vraiment je t'avouerai que je me pose jamais la question. Le seul moment où je me la suis posée c'est quand je donnais cours à des premières, pour le bac de français tu sais maintenant il y a un programme donc tu dois choisir en fait quatre œuvres parmi douze. Et donc moi j'avais choisi en « Littérature d'idées », c'est à dire en littérature sur des sujets à débat, j'avais choisi Olympe de Gouges et sa déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Et donc quand j'avais constitué mon corpus à côté bah oui c'est sûr que j'avais pris des textes de femmes. Mais du coup c'est vrai que non, j'pense que je dois avoir des collègues qui font l'effort peut-être de se dire « bah tiens moi j'ai vraiment envie de travailler sur les autrices, je veux qu'elles soient mises en valeur » mais si tu veux moi je suis même pas dans ce paradigme-là, je suis plutôt dans le paradigme où je me demande comment je vais faire lire mes élèves tu vois. Y'a plein de choses à dire, à faire déjà et en fait ouais c'est pas une question qui m'anime dans mon métier.

Hyper intéressant car je pense aussi qu'on oublie quand on est pas prof, la question de la lecture – c'est vrai qu'on est pas tous au même niveau, à l'école, au collège, au lycée, on a pas tous les mêmes attentes, le même rythme de lecture... C'est une bonne question qui peut nous faire rebondir sur ton parcours de prof et la méthode de l'arpentage.

Quand on pense « socle de connaissances » dans n'importe quel domaine, on pense souvent à l'éducation (familiale & école). Et quand on pense à l'école on pense aux profs ont donc souvent un grand rôle à jouer. Pourtant, il subsiste un sentiment souvent partagé que les sujets et les lectures obligatoires de programmes scolaires ne changent pas forcément au fil des années, et ce malgré une culture littéraire et artistique qui bouge. Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? Est-ce qu'en tant que prof, tu as une marge de manœuvre là-dedans ?

Bah j'pense que tu auras remarqué depuis le début que j'ai plus de questions que de réponses et notamment sur l'éducation des jeunes.

J'ai passé d'abord mon CAPES d'anglais, j'avais envie d'enseigner l'anglais, je connaissais très bien cette langue. Et avant d'être prof tu vois moi j'ai fait du théâtre, c'était ça qui m'animait. Et un jour, j'ai fait un atelier de théâtre en collège REP, et j'ai bossé toute une année avec des 3<sup>e</sup> et je me suis rendue compte que bah c'était ça que je voulais faire. J'avais vraiment envie d'être avec des jeunes et surtout j'avais envie qu'ils fassent du théâtre. Et donc je me suis un peu renseignée, et donc j'ai passé le CAPES d'anglais mais avec une grande idéalisation non seulement du métier mais aussi de toi-même, tu vois, où en fait t'as tes souvenirs de vieux profs et tu te dis « non mais moi je vais faire vachement mieux quoi » (rires), « moi mes élèves ils vont adorer mes cours, ça va être génial », bon. Et puis après tu deviens prof (rires) et tu te rends compte en fait que c'est un système qui est extrêmement complexe tu vois, rien que pour intéresser, pour attirer les élèves vers les apprentissages. Je sais aussi que moi, par rapport à ma carrière, je veux avoir un jour une spécialité théâtre au lycée et je me rends compte que ça sera beaucoup plus simple en ayant le CAPES de lettres. Donc je passe le CAPES de lettres modernes, je deviens prof de français, et en fait je viens avec mes armes à moi, en français, mais je me rends compte en fait très vite que les élèves parfois ils ont pas tout le temps envie d'être en activité. Donc y'a toujours, toujours, je trouve de l'autoformation. Et puis par ailleurs, c'est vrai que je regarde vachement au prisme de mon propre parcours. Tu vois mon père était ouvrier métallurgiste, un métier extrêmement dur il partait à 5h du mat', en plus il avait pas de bagnole, pas le permis, il rentrait à 20h-21h. Ma mère elle a été femme de ménage, aussi un peu ouvrière, moi tu vois je suis née dans un milieu pas du tout cultivé quoi. Ma culture je l'ai apprise au travers de la télé quoi.

Et je sais pas pourquoi mais aujourd'hui j'ai quand même le sentiment que mon parcours aujourd'hui il est presque impossible. J'ai l'impression qu'en fait, quand tu viens d'un milieu défavorisé ben y'a pas trop de porte de sortie. Je me trompe peut-être, c'est peut-être une idéalisation de ma génération. Mais j'ai l'impression que dans mon quartier y'a plein de gens qui ont fait plein de grandes études... ça c'est vraiment les questions qui m'animent en fait, comment on fait ? Comment on fait pour que tout le monde ait les mêmes chances quoi. Moi aussi j'étais une jeune issue de l'immigration, mes parents parlaient pas très bien français donc clairement le bagage lexical que j'avais au départ était quand même assez réduit. Ça pose des problèmes dès le départ à l'école, parce qu'ils ont pas le bagage lexical nécessaire...

Pour finir là-dessus, quand t'es venue à l'arpentage on avait un peu parlé ensemble et t'avais dit que ce serait une méthode super chouette, justement dans tes classes, d'instaurer l'arpentage car tu disais que la lecture c'était un peu compliqué avec les collégiens et lycéens. Comment tu perçois justement l'arpentage dans ta méthode pédagogique ? Est-ce que ça peut enrichir un cours ou ton cours ? Et en général ?

Ouais et bah j'ai vachement réfléchi à cette méthode de l'arpentage parce que je suis aussi partie de mon ressenti par rapport à ma lecture de ma partie. Et je me suis rendue compte que



quand j'ai reporté ce que j'en avais lu, ça restait quand même très subjectif tu vois parce que je m'étais arrêtée à cette personne là, cette première personne dont j'ai complètement oublié le nom et finalement ce que j'avais décidé de rapporter à l'ensemble du groupe. Et je m'étais posé des questions parce que je me suis dit bon, quand on lit un bouquin comme ça en groupe tous ensemble bah, on a une responsabilité énorme. Et du coup je me suis dit à la fois une bonne méthode, je pense que c'est un truc en tout cas à tenter, à expérimenter avec des élèves, notamment dans des classes « faibles ». Mais, j'me disais quand même c'est risqué quoi. Et en fait je pense qu'il faut se débarrasser de l'idée qu'il faut trouver la vérité du livre, la vérité essentielle du livre parce que finalement, je pense que l'arpentage apprend à montrer que n'importe quel livre n'est pas finalement dans les mots qui sont utilisés, dans sa moelle, mais finalement un livre est toujours le support de quelque chose dont on peut débattre. Et je me dis oui pour l'arpentage, oui pour certaines choses, après que ça devienne un outil systématique de lecture je pense que non parce que moi je pense que la solitude qui convient aussi à la lecture est fondamentale, est extrêmement importante je pense dans la construction d'un individu. Non mais je vais vraiment essayer. Sur le bouquin de Littérature d'Idées vraiment travailler là-dessus et voir aussi si on arrive quand même à rester sur l'œuvre tu vois, parce que l'idée c'est pas non plus de complètement dévier alors c'est bien de débattre mais faut bien connaître l'œuvre quand après il faut écrire dessus, quand après tu fasses une dissert' tu vois. Tu vois je me demande pourquoi est-ce que fin 19<sup>e</sup> t'as comme ça des arpentages dans les milieux ouvriers et pourquoi y'a plus tout ça ? Parce que là c'est super on a fait un arpentage mais c'est ce que je disais l'autre soir, on vient plutôt tous de milieux je pense plutôt favorisés, intellos, tu vois.

(bruit de page déchirée)

Avant de se quitter, est-ce que tu voudrais rebondir sur une remarque, un aspect du livre, ou est-ce que tu aurais des ressources, quelque chose que tu voudrais nous partager – un truc que tu as lu, entendu, vu qui serait dans la continuité du livre ou pas forcément, quelque chose que tu aurais envie de partager, après ces trois semaines post-arpentage ?

En fait tu vois j'ai commencé à lire plusieurs bouquins sur le hip-hop et très franchement je me souviens même plus tu vois, du nom des auteurs et puis c'est assez facile à trouver sur le hip-hop, en revanche y'a un truc que j'ai adoré, mais sur Arte, y'a une sorte de docu' fiction très drôle sur l'histoire du hip-hop et je trouve que c'est super bien fait, c'est drôle... Y'a que deux séries pour le moment, y'en a une sur la trap, à Atlanta, l'histoire de la trap et une sur le gangsta rap à Los Angeles, quartier de Compton et tout. Et en fait le principe c'est très drôle c'est un mec qui s'appelle Larry, qui est Français mais qui vit aux États-Unis, qui, dans les deux séries, le premier épisode c'est en gros, pour le gangsta rap en fait c'est sa meuf qui lui parle d'un album de Dr. Dre mais en fait c'est un album mythique qu'il a jamais fait en fait, un truc qui est resté dans les annales mais qu'il n'a jamais produit tu vois. Et ce con de Larry il lui dit « ouais ouais bah moi j'ai le CD » et elle est là elle lui dit « mais qu'est-ce que tu racontes ? » Et en fait pendant toute la série ça va être Larry qui essaie tant bien que mal de retrouver ce CD tu vois. Et en fait je trouve que c'est d'une intelligence et d'une drôlerie... Voilà t'apprends des choses mais sans que ce soit barbant quoi. Donc ouais c'est à peu près tout ce que je vois comme truc que j'ai envie de partager.

Trop bien, ça m'a donné envie !

Bon bah cool !

Merci beaucoup, c'était super chouette.

Merci à toi Mathilde.

\* \* \*

Merci beaucoup à Sultania pour sa participation et son temps. Nous, on se retrouve bientôt pour un prochain épisode. Et d'ici là, portez-vous bien !